

RÉVOLTÉE

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

EVGUÉNIA IAROSLAVSKAÏA-MARKON

Après la révolution de 1917, l'auteure quitte son milieu bourgeois pour celui de la pègre. Arrêtée, déportée, elle sera exécutée. Un récit bouleversant.

TTT

Dès l'adolescence, Evguénia, née en 1902, enfant de la bourgeoisie intellectuelle juive de Saint-Petersbourg, happée par la révolution de 1917 et les espoirs qu'elle suscite, forme le projet de travailler en usine. Rapidement devenue militante, vendeuse de journaux à Moscou, elle s'impose une discipline de fer, mange peu, abandonne ses études de philosophie pour partager le sort des plus pauvres et vivre dans la clandestinité. Mais vite, elle comprend que les bolcheviques ont mis la révolution « sous tutelle » pour en faire un régime figé et policier et qu'ils sont ainsi les vrais contre-révolutionnaires. Mariée au poète Alexandre Iaroslavski, Evguénia va mener une vie aventureuse, fera des conférences à travers l'Union soviétique, ira à Berlin, à Paris et, revenue à Moscou, vivra parmi les voleurs et les prostituées, la pègre et la classe des « va-nu-pieds » constituant la seule classe sociale qui, selon elle, mène les vraies révoltes contre la société. Dis-seuse de bonne aventure, voleuse elle-même – elle détaille avec précision ses modes opératoires –, animée d'une haine féroce à l'égard des tchékistes, elle sera plusieurs fois arrêtée

par la Guépéou, la police d'Etat, et retrouvera, à peine libérée, le monde de la rue, avant d'être de nouveau incarcérée puis déportée en Sibérie. Elle sera exécutée en 1931, à l'âge de 29 ans, dans le camp des îles Solovki 1.

Ce récit brut et rugueux écrit en captivité, autobiographie d'une sincérité absolue (amputée des deux pieds après être passée sous un train, Evguénia évoque l'épisode comme une simple anecdote) a été découvert en 1996 dans les archives des services secrets russes. « *Je n'ai rien à perdre. Voilà pourquoi je suis sincère* », écrit-elle juste avant de mourir, revendiquant sa fierté de faire partie des intellectuels asociaux. Dans une postface, Irina Fligué, directrice du Mémorial de Saint-Petersbourg, éclaire les circonstances dans lesquelles a été découvert ce manuscrit qui constitue un document exceptionnel et bouleversant sur les premières années de la Révolution russe.

– Gilles Heuré

1 L'écrivain Olivier Rolin, éditeur du livre, a consacré à ce camp le très beau documentaire *Solovki. La Bibliothèque disparue* (2014).

| Ed. du Seuil, avant-propos d'Olivier Rolin, postface d'Irina Fligué, traduit du russe par Valéry Kislov, 176 p., 16 €.



« *Je n'ai rien à perdre. Voilà pourquoi je suis sincère* », écrit Evguénia Iaroslavskaïa-Markon.

CE QUE NOUS AVONS PERDU

DANS LE FEU

NOUVELLES

MARIANA ENRIQUEZ

TT

Une pincée de vieux romans gothiques anglais, rehaussée d'atmosphères à la Poe, de fantômes dignes de Henry James et de serial killers sanglants façon Stephen King, le tout enrobé de l'inévitable réalisme magique de ses aînés sud-américains... Les douze nouvelles de l'Argentine Mariana Enriquez, 44 ans, ne manquent ni de torves clins d'œil, ni de piquant. Mais restent profondément originales dans leur macabre si quotidien, leur épouvante si naturelle, ancrée avec humour dans une écriture diaboliquement efficace et souvent à la première personne. Le bizarre y épouse l'effroi dans des noces glauques, dont on sort hoquetant de terreur mais happé par une infernale curiosité. Ici, les adolescentes anorexiques s'amourachent de têtes de mort, se fondent mystérieusement dans les maisons hantées, s'arrachent les ongles et les cheveux, et peuvent massacrer avec gaieté. Ici, les enfants sont d'atroces assassins ou les martyrs de rites sataniques; les prêtres se droguent et se suicident de désespoir; les rivières polluées cachent d'horribles cadavres mutilés. Et les femmes se font à moitié brûler vives pour mieux crier leur haine, une fois devenues des monstres, aux machos apeurés.

La très féministe Mariana Enriquez mêle avec un extravagant talent de conteuse le fantastique et le réalisme le plus sordide. Ses contes cruels baignent dans le souvenir de la dictature argentine (1976-1983), de ses disparus qui hantent encore l'imaginaire populaire. Mais les horreurs de la crise économique, de la pauvreté, de l'exclusion nourrissent l'écriture, aussi. Avec une légèreté, une rapidité, une insouciance hypnotiques. On reste hanté par ces cauchemars quasi quotidiens, ces fantômes effroyables dont on ne sait jamais vraiment où ils conduisent, mais dont on sent confusément qu'ils sont à l'image – horriblement fascinante – de nos enfers d'aujourd'hui. Mariana Enriquez, conteuse sorcière, est aussi journaliste...

– Fabienne Pascaud

| *Las Cosas que perdimos en el fuego*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet. Ed. du Sous-sol, 238 p., 19 €.